

SESSION 2021

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie	page 2
Version latine	page 3
Etude de texte français	page 4
Explication de documents historiques.....	page 6
Thème allemand	page 8
Thème anglais	page 9
Thème chinois	page 10
Thème espagnol.....	page 11
Thème italien.....	page 12
Thème russe	page 13

Tournez la page S.V.P.

PHILOSOPHIE

Durée : 6 heures

Vie et pensée.

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

Contre le goût du luxe des jeunes filles

O pereat quicumque¹ legit uiridesque² smaragdus

et niueam Tyrio murice tingit ouem !

Hic dat auaritiaie causas et Coa puellis

uestis et e Rubro lucida concha mari ;

haec fecere malas ; hinc clauim ianua sensit

et coepit custos liminis esse canis ;

sed pretium si grande feras, custodia uicta est

nec prohibent claues et canis ipse tacet.

Heu ! quicumque dedit formam caelestis auarae,

quale bonum multis attulit ille malis !

Hinc fletus rixaeque sonant, haec denique causa

fecit ut infamis nunc deus exstet Amor.

At tibi, quae pretio uictos excludis amantes,

eripiant partas uentus et ignis opes :

quin³ tua tunc iuuenes spectent incendia laeti,

nec quisquam flammae sedulus addat aquam ;

seu ueniet tibi mors, nec erit qui lugeat ullus

nec qui det maestas munus in exsequias.

At bona quae nec auara fuit, centum licet annos

uixerit, ardentem flebitur ante rogum ;

atque aliquis senior ueteres ueneratus amores

annua constructo sarta dabit tumulo

et « bene » discedens dicet « placideque quiescas,

terraque securae sit super ossa leuis. »

TIBULLE

¹ *quicumque* : « quiconque ».

² *uiridesque* : lire *uirides*.

³ *quin* : particule d'affirmation.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

Pacarel, sa femme Marthe et leur fille, Julie, reçoivent le couple Landernau, le docteur et sa femme Amandine.

SCÈNE PREMIÈRE

AMANDINE. MARTHE. JULIE. PACAREL. LANDERNAU. TIBURCE. La bonne.

Tous sont assis à table. Pacarel face au public, ayant à sa droite Julie et Amandine à sa gauche. Landernau est à côté de Julie, Marthe à côté d'Amandine. Pacarel porte à la boutonnière le ruban d'Officier d'Académie avec les petites palmes en argent. Tiburce, au fond à gauche, sert avec la bonne.

PACAREL. — Excellent, ce canard !

MARTHE. — La recette est du docteur Landernau.

LANDERNAU. — Eh ! parbleu, c'est le canard à la Rouennaise ! Tout le mystère est dans la façon de le tuer... C'est très simple... au moyen d'une constriction exercée de la main
5 contre le cou du canard, n'est-ce pas, l'air ne pénétrant plus dans le thorax, l'hématose se fait incomplètement, ce qui amène des extravasations sanguines dans le tissu cellulaire qui sépare les muscles sus-hyoïdiens, et sous-hyoïdiens, par conséquent...

PACAREL. — Oui, enfin, vous lui tordez le cou... Ces médecins, ça ne peut rien dire comme les autres... Eh ! bien, c'est excellent.

10 LANDERNAU. — Avec ça, ce canard est d'un tendre...

PACAREL. — Ah ! c'est ma femme elle-même qui l'a acheté.

MARTHE. — Oui... Figurez-vous que j'avais même oublié mon porte-monnaie... Et voilà que j'avais pris le tramway... Heureusement qu'il y avait là un jeune homme très galant qui m'a prêté six sous... J'ai dû être très aimable avec lui.

15 AMANDINE. — Il y a toujours des hommes pour les bonnes occasions.

PACAREL. — Oui, seulement il n'y a pas de bonnes occasions pour tous les hommes. (À Tiburce.) Apportez-nous le champagne.

Tiburce remonte chercher le champagne sur le buffet pendant que la bonne enlève les verres à vin et la carafe.

20 AMANDINE. — Ah ! je l'adore... mais mon mari, le docteur, me le défend... il dit que ça m'excite trop !... Il ne me le permet que pour mes bains.

TIBURCE, à part. — Ah ! pauvre chatte !

PACAREL. — Allons ! tendez vos verres... et vous savez, c'est du vin ! Je ne vous dis que ça... il me vient de Troyes... ville aussi célèbre par son champagne que par le cheval de ce
25 nom.

JULIE. — Mais non papa... le cheval et le champagne, ça n'a aucun rapport. Ça ne s'écrit même pas la même chose.

PACAREL. — Pardon ! ai-je dit que... cheval et champagne, ça s'écrit la même chose ?

JULIE. — Je ne te dis pas !... Mais il y a Troie et Troyes... ce qui fait deux.

30 LANDERNAU. — Permettez... trois et trois font six.

PACAREL. — Ah ! très drôle ! Messieurs... Mesdames... Je demande la parole...

Il se lève.

AMANDINE. — Laissez parler M. Pacarel.

MARTHE. — Parle !... Mon mari était fait pour être tribun.

35 PACAREL. — Messieurs... Mesdames... on ne pourra pas nier...

MARTHE. — Ah ! à propos de panier, ma chère Amandine, j'ai retrouvé le vôtre, votre panier à ouvrage.

AMANDINE. — Mon panier, ah ! moi qui le cherchais !

PACAREL. — Messieurs, mesdames...

40 TOUS. — Chut.

PACAREL. — Allez-vous bientôt me laisser parler ?

MARTHE. — Va, mon ami. (*À Amandine.*) Vous me ferez penser à vous le rendre tout à l'heure.

45 PACAREL. — Messieurs et Mesdames... et surtout toi, ma fille... je vous ménage une surprise (*À Tiburce.*) Apportez-nous les rince-bouche.

MARTHE. — C'est ça ta surprise ?...

PACAREL. — Non, ce n'est qu'une interruption... Je veux m'habituer pour si jamais je suis député... (*À Tiburce.*) Eh ! bien, vous n'entendez pas ? J'ai demandé que vous m'apportassiez les rince-bouche.

50 TIBURCE. — Voilà ! Je vais vous l'apportasser !

PACAREL. — D'abord on dit apporter... On ne dit pas apportasser.

TIBURCE. — Ah ! je pensais faire plaisir à Monsieur... comme Monsieur vient de le dire...
Oh ! les maîtres !... *Il sort.*

AMANDINE. — Monsieur Pacarel... vous avez la parole...

55 TOUS. — La surprise !... La surprise !...

PACAREL. — Voilà... Je serai bref... Julie, tu t'es illustrée dans ta famille par la confection d'un opéra... tu as refait *Faust* après Gounod¹... Gounod était né avant toi, il était tout naturel qu'il eût pris les devants. Ton *Faust*, j'ai résolu de le faire jouer à l'Opéra même... Je me suis enrichi dans la fabrication du sucre par l'exploitation des diabétiques... il ne manque plus qu'un peu de lustre à mon nom... Eh ! bien, ce lustre, c'est toi qui me le donneras. Tu es mon œuvre, cet opéra est ton œuvre. Or, les œuvres de nos œuvres sont nos œuvres, par conséquent, *Faust* est mon œuvre. J'ai dit !

TOUS. — Bravo ! Bravo !

LANDERNAU. — Mais cela ne nous dit pas comment tu t'y prendras pour le faire jouer.

65 PACAREL. — Attends donc !... L'autre jour, j'ai appris que l'Opéra avait l'intention d'engager un ténor merveilleux... une voix tu sais... comme je sens que j'en ai une en dedans... si elle voulait sortir... Ce ténor chante à Bordeaux... il s'appelle Dujeton et a un avenir immense... Qu'est-ce que je fais ?... je télégraphie à mon vieil ami Dufausset !
70 « *Engage pour moi, n'importe quel prix, ténor Dujeton ! Actuellement Bordeaux et expédie directement.* » Vous comprenez, une fois en possession du ténor... je le lie à moi... L'Opéra se traîne à mes genoux... et en même temps que je lui repasse mon ténor, je lui impose mon opéra et voilà les Pacarel qui passent à la postérité...
Messieurs, Mesdames, à votre santé.

TOUS. — Hip ! hip ! hip ! hurrah !...

75 JULIE, *se lève.* — Ah ! papa, que je suis contente ! *Elle l'embrasse.*

PACAREL. — Prends donc garde à mon col... tu peux bien embrasser sans te suspendre...
Tiens, embrasse ta belle-mère, plutôt.

Elle va embrasser Marthe.

80 MARTHE, *après que Julie l'a embrassée.* — D'abord, ne dis pas toujours ta belle-mère, ça me vieillit, moi, ça me donne l'air d'une conserve.

AMANDINE. — Hé ! Hé ! les conserves valent souvent mieux que les primeurs !

On apporte les rince-bouche.

PACAREL, *à part.* — Elle prêche pour son saint, la maman Landernau.

Georges Feydeau, *Chat en poche*, acte I, scène 1 (1888).

¹ L'opéra, *Faust*, de Charles Gounod avait été créé à Paris en 1859.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

Un débat au Sénat

246 À Rome, grande était l'allégresse d'avoir vaincu une si grande ville, qui leur avait infligé par le passé tant de tourments et occupait le deuxième ou troisième rang des puissances mondiales. Mais les sénateurs étaient profondément divisés [...]. 248 Se levant alors, un ami [un *philos*] de Scipion déclara : « Ce n'est point du salut de Carthage que nous avons à nous soucier, Sénateurs, mais des engagements de Rome envers les dieux et de la bonne opinion que les hommes ont d'elle, de crainte que nous ne dépassions les Carthaginois eux-mêmes en cruauté, et qu'après avoir toujours été soucieux de modération dans les petites choses, nous ne la négligions dans les grandes. 249 Par son importance même, le fait ne saurait demeurer caché, mais il sera colporté partout, maintenant et plus tard : anéantir une ville fameuse, un empire maritime, qui a dominé quantité d'îles, la mer entière et plus de la moitié de l'Afrique, et qui, dans les combats qu'elle nous a livrés, a souvent fait voir à l'œuvre sa bonne fortune et sa puissance militaire ! [...] 253 Pour ma part, je n'aurai pas un mot pour les Carthaginois (ce serait indécent) et je n'ignore pas que par le passé déjà ils ont violé d'autres traités antérieurs à celui-ci. Mais ce que firent nos ancêtres en de telles circonstances pour atteindre un tel degré de fortune, voilà ce que je vous rappellerai, bien que vous le sachiez. 254 Nos voisins, tous ces peuples qui nous environnent, avaient beau faire souvent défection et rompre continuellement les traités, nos pères ne les traitèrent pas avec mépris, qu'ils fussent Latins, Étrusques ou Sabins. [...] 257 Nous non plus, tout dernièrement, nous n'avons pas écrasé les Italiens qui avaient pris parti pour Annibal, même pas les Bruttiens qui, jusqu'à la fin, combattirent à ses côtés : après leur avoir infligé une pénalité consistant à leur confisquer des terres, nous leur avons laissé la possession du reste. Nous pensions respecter la piété et agir utilement dans le sens de nos intérêts matériels en évitant d'exterminer des nations entières quand nous pouvions simplement leur adresser un sérieux avertissement. 258 Quels maux avons-nous donc subis pour modifier, quand il s'agit des Carthaginois, notre naturel qui, jusqu'à présent, fait de nous des gens prospères ? Est-ce parce que cette cité est trop grande ? Pourtant, par là-même, elle n'en mérite que

d'avantage d'être épargnée. [...] 259 Serait-ce parce qu'elle n'est soumise présentement qu'à un léger châtement ? mais on leur enlève tous leurs navires de guerre, sauf dix ; ils livrent leurs éléphants, qui font leur force ; ils versent dix mille talents euboïques ; ils évacuent toutes
30 les villes ainsi que le territoire qu'ils gouvernent au-delà des "fosses phéniciennes" ; il leur est interdit de recruter des mercenaires ; ils restituent, alors qu'ils souffrent encore de la famine, ce que la famine leur a fait piller, et l'arbitre des questions litigieuses n'est autre pour eux que Scipion, qui leur a fait la guerre ! [...]. »

272 Tel fut son discours ; puis Publius Cornelius [1], parent du Cornelius Lentulus qui était
35 alors consul, [...] répliqua en ces termes : « Quand on est en guerre, l'intérêt public est la seule chose utile ; et, plus on nous représente la puissance que conserve encore maintenant cette cité, plus il faut nous garder de sa perfidie [de son *apistia*] en même temps que de sa puissance [sa *dynamis*], et nous devons commencer par détruire sa force, puisque nous ne pouvons atteindre sa perfidie. [...] 277 Pour ma part j'estime que ce sont les dieux
40 eux-mêmes qui ont réduit Carthage à ce point, pour qu'enfin elle expie son impiété. »

Appien, *Histoire romaine*, VIII, 246-277 (extraits). Traduction de P. Goukowsky, Paris, Les Belles Lettres, 2002, légèrement modifiée.

[1] Il s'agit peut-être de P. Cornelius Lentulus, qui a commandé des opérations en Sicile en qualité de préteur puis de propréteur.

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Hier, alors que l'heure attendue de la promenade était arrivée et que je m'apprêtais à enfiler ma veste, je me fis gronder – retour à l'enfance – par une dénommée « Jacqueline » (à moins que ce ne soit Catherine, j'ai tendance à confondre ces deux prénoms). Toujours est-il que la dame, et c'était là le point de départ de mon procès, m'accusait d'avoir entassé les biscottes de mon petit déjeuner dans les poches de mon pantalon. Manie détestable. Non content de ne pas me nourrir suffisamment et de participer à un gaspillage « scandaleux », me dit-elle, la présence de biscottes dans mes poches avait engendré toute une série de tracas dont je ne semblais pas mesurer les conséquences et sur lesquels il convenait de m'informer en détail.

Le règlement prévoyant que « le linge personnel est lavé et repassé au sein de l'établissement », mon pantalon chargé de biscottes avait atterri, sans être fouillé par avance (faute de temps, me dit-elle, « imaginez-vous si nous devions faire cela pour tout le monde », etc., etc.) au milieu du linge des autres. Mon pantalon avait ainsi souillé de miettes les loques de mes semblables et aurait, sans aucun doute, détérioré la machine à laver du Tiers-Temps, pour ainsi dire neuve – puisque acquise il y a seulement quelques mois –, si l'agent d'entretien n'avait par la suite procédé à un dégrassage des filtres. La chose était impardonnable et ne devait pas se reproduire.

Ayant réalisé l'ampleur de la faute dont je m'étais rendu coupable sans même m'en rendre compte et jugeant qu'il me serait impossible de m'en sortir autrement, j'étais résolu à prononcer mes plus plates excuses. Hélas, je n'en eus pas le temps. Visiblement heureuse d'en découdre, la procureure était lancée. Elle me fit remarquer – au cas où il me prendrait l'envie de remettre en cause ses accusations – que le linge personnel étant soigneusement marqué au nom des résidents (article I2.2 du règlement intérieur, extrait du chapitre « Linge et fournitures diverses »), elle détenait donc, pour preuve irréfutable de mon délit, le pantalon étiqueté « SB ».

Maylis BESSERIE, *Le tiers temps* (2020).

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

À la fin de la saison des pluies, la Vallée, chaque soir, se remplissait. Derrière leurs glaces teintées, à l'abri de leurs carlingues rutilantes, décorées de flammes, de dragons, de ninjas, de guerriers aztèques, les fils des grandes familles reprenaient possession du centre-ville que leurs parents avaient fui à cause de l'insalubrité. Ils venaient de la périphérie, des ranches et des lotissements de riches, de la Glorieta, de la Media Luna, du Porvenir, des Huertas, du Nuevo Mundo. Héritiers de l'empire de la fraise, milliardaires, les Escalante, Chamorro, Patricio, De la Vega, De la Vergne, Olguin, Olid, Olmos...

Depuis longtemps leurs parents avaient troqué les antiques demeures de pierre rose déglinguées et superbes contre des villas californiennes en béton peintes en rouge et en jaune, châteaux néogothiques aux toits de fausses ardoises montés de fausses mansardes, porches à péristyle en marbre et salons de jacuzzis, piscines en forme de cœur, de guitare, de fraise.

Mais ils n'avaient pas renoncé à leur droit sur la ville. Ils avaient reconverti leurs maisons familiales en galeries marchandes, en parkings à étage, en cinémas, en marchands de glaces ou en restaurants de steaks grillés à la mode *gaucho*.

Au milieu de cette ville en ruine, de ces chaussées défoncées, de ces égouts à ciel ouvert, Don Thomas avait créé l'Emporio, un atelier de recherche et d'enseignement supérieur dédié aux sciences humaines et au savoir.

Thomas Moises n'était pas issu de ces grandes familles de planteurs de fraisiers et de producteurs d'avocats qui tenaient toute la Vallée dans leurs mains. Il était le dernier rejeton d'une longue lignée de lettrés et de notables qui avaient fourni à l'État des juges, des maîtres d'école et des curés, et qui avaient su traverser les guerres et les révolutions et se garder du pouvoir. Il n'était pas originaire de la Vallée, mais de Quitupan, un village de montagne aux sources du fleuve Tepalcatepec.

La première fois que je l'ai rencontré, dans son bureau à l'Emporio, j'ai été reçu avec une réserve bienveillante qui m'a plu. J'ai vu un petit homme rondet, à la peau mate et aux cheveux très noirs, avec des yeux doux d'Indien, et une moustache en brosse démodée. Du reste tout était démodé dans sa personne. Il était vêtu d'un complet marron dont le veston semblait fatigué, d'une chemise *guayabera* bleue, ses petits pieds chaussés de souliers noirs impeccablement cirés. À cinquante ans, après une vie consacrée à enseigner l'histoire dans les universités, il avait créé ce petit collège, par amour pour sa région natale, pour tenter de sauver ce qui pouvait l'être de la tradition et de la mémoire. A cette Athénée, il avait donné le nom modeste d'Emporio, c'est-à-dire la Halle.

J.M.G. LE CLÉZIO, *Ourania* (2006).

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Le jardin public, à cette heure matinale, n'était fréquenté que par quelques vagabonds encore endormis sur les pelouses, et quelques enfants misérables venus faire la cueillette des mégots jetés la veille par les promeneurs nocturnes. C'était le seul moment de la journée où le jeune Rezk se sentait dans un état de douceur et de solitude presque surnaturel. Il se livrait alors à son plaisir favori. Assis sur l'un des bancs alignés face au fleuve, il lisait avec application un livre d'un auteur classique étranger dont il ignorait quasiment la langue. Il avançait péniblement dans sa lecture comme hypnotisé, se heurtant à chaque instant à d'énormes difficultés de compréhension. Quand le sens de certains vocables lui demeurait totalement caché, il les soulignait avec la pointe d'un crayon en vue de les rechercher plus tard dans un petit dictionnaire qu'il s'était procuré à cette intention. Sa soif de s'instruire ne se laissait rebuter par aucun obstacle, car, à chaque phrase dont il arrivait à déterminer la signification exacte, il éprouvait une âpre jouissance, plus subtile que celle d'une découverte sensuelle. Il lisait ce livre à la cadence d'une page par jour, et il lui semblait que son esprit s'enrichissait d'une manière incroyable depuis qu'il s'était lancé dans cette redoutable entreprise.

Albert COSSERY, *Un Complot de saltimbanques* (1999).

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Vers le commencement du siècle, un riche Espagnol, ayant nom Évangalista, vint s'établir à Bordeaux, où ses recommandations autant que sa fortune l'avaient fait recevoir dans les salons nobles. Sa femme contribua beaucoup à le maintenir en bonne odeur au milieu de cette aristocratie qui ne l'avait peut-être si facilement adopté que pour piquer la société du second ordre. Créole et semblable aux femmes servies par des esclaves, madame Évangalista, qui d'ailleurs appartenait aux Casa-Réal, illustre famille de la monarchie espagnole, vivait en grande dame, ignorait la valeur de l'argent, et ne réprimait aucune de ses fantaisies, même les plus dispendieuses, en les trouvant toujours satisfaites par un homme amoureux qui lui cachait généreusement les rouages de la finance. Heureux de la voir se plaire à Bordeaux où ses affaires l'obligeaient de séjourner, l'Espagnol y fit l'acquisition d'un hôtel, tint maison, reçut avec grandeur et donna des preuves du meilleur goût en toutes choses. Aussi, de 1800 à 1812, ne fut-il question dans Bordeaux que de monsieur et de madame Évangalista. L'Espagnol mourut en 1813, laissant sa femme veuve à trente-deux ans, avec une immense fortune et la plus jolie fille du monde, une enfant de onze ans, qui promettait d'être et qui fut une enfant accomplie. Quelque habile que fût madame Évangalista, la restauration altéra sa position ; le parti royaliste s'épura, quelques familles quittèrent Bordeaux. [...]

Mademoiselle Nathalie Évangalista était une personne remarquablement belle et en apparence le plus riche parti de Bordeaux, où l'on ignorait la progressive diminution des capitaux de sa mère, qui, pour prolonger son règne, avait dissipé des sommes énormes. Des fêtes brillantes et la continuation d'un train royal entretenaient le public dans la croyance où il était des richesses de la maison Évangalista.

Honoré DE BALZAC, *Le contrat de mariage* (1835).

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Mais, que Sony ne reviendrait jamais, Norah et sa sœur l'avaient su dès le début, connaissant, elles, le cœur indifférent, le cœur inattentif de leur père et son penchant à soumettre son entourage à sa froide volonté.

S'il avait décidé que Sony lui revenait de droit, il oublierait tout ce qui pouvait freiner son désir d'avoir auprès de lui son unique fils.

La violence d'un tel exil pour Sony, il la tiendrait négligeable, la souffrance de sa mère, inévitable mais passagère.

Car leur père était ainsi, un homme implacable et terrible.

Norah et sa sœur savaient, à l'époque où leur mère attendait encore le retour de Sony, qu'elle n'avait pas pris la mesure de cette intransigeance.

Leur père refuserait toujours d'envoyer le garçon en France pour les vacances.

Car il était ainsi, un homme implacable, terrible.

Les années passaient et la douloureuse complaisance de leur mère ne fut récompensée que d'une invitation à venir visiter leur frère pour Norah et sa sœur.

— Pourquoi ne veux-tu pas qu'il vienne nous voir, lui ? cria leur mère au téléphone, le visage défiguré par les pleurs.

— Parce que je sais que tu ne le laisserais pas repartir, répondit probablement leur père, tranquille, sûr de lui, légèrement ennuyé peut-être car il n'aimait pas les larmes ni les cris.

— Mais si, je te le jure !

Mais il savait qu'elle mentait, elle le savait aussi et, suffocante, ne put rien ajouter.

Que leur père ne voudrait jamais s'embarrasser des deux filles, qu'il ne tenterait rien pour les retenir auprès de lui, c'était d'une telle évidence que la mère leur permit d'aller là-bas, envoyant Norah et sa sœur comme émissaires de son immense affliction, de son amour un peu désincarné pour un garçon dont le père lui envoyait de temps à autre une photo, mal prise, toujours floue, sur laquelle Sony ne manquait jamais de sourire et qui attestait également sa bonne santé, sa beauté étonnante, la magnificence de sa garde-robe.

Car le village de vacances que leur père avait racheté en cours de construction et entièrement, luxueusement aménagé était en train de le rendre très prospère.

À Paris, dans un mouvement symétrique et contraire et comme si elle devait expier son malheur par sa dégringolade, leur mère s'enfonçait dans les problèmes d'argent, les dettes, les interminables tractations avec les organismes de crédit.

Marie NDIAYE, *Trois femmes puissantes* (2009).

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Mon père sort d'un tiroir de son bureau et me tend une carte postale sur laquelle je vois la tête brune d'une fillette, émergeant d'un grand bouquet de roses... « Regarde ce qui est écrit de l'autre côté... » Je reconnais l'écriture de mon oncle Iacha, je lis : Mon petit Tachok chéri, et d'autres mots tendres... Et toutes sortes d'images de lui se présentent à moi, il devait y en avoir beaucoup en ce temps-là, une en tout cas me vient, la seule qui soit restée, qui est toujours là...

Il marche auprès de moi en me tenant par la main, il est mince comme papa, mais plus grand et plus jeune... il est venu me chercher rue Flatters, lui il rencontre maman et même il échange quelques mots avec elle... Nous traversons la grande place devant le Petit Luxembourg... et juste avant de franchir le portillon, il s'arrête, il lâche ma main, il se penche vers moi, il enlève son gant et il reboutonne maladroitement le col de mon long manteau gris à pèlerine... il me regarde... ses yeux ressemblent beaucoup à ceux de papa, mais ils sont moins perçants, plus doux... de son visage étroit et pâle, de ses gestes coule sur moi une douceur tendre...

« On a trouvé cette carte postale sur lui... » Mon père n'a pas besoin de m'en dire davantage, je sais qu'il est mort asphyxié dans la cabine du bateau qui le transportait de Suède à Anvers où mon père l'attendait... C'est pour empêcher que mon oncle ne soit livré à « l'Okhrana », un nom terrifiant que j'ai appris ici, que mon père a dû quitter pour toujours la Russie... Papa a repris la carte postale... « Tu ne me la donnes pas ?... — Non, je voulais que tu la voies, mais je vais la garder pour toi... » J'ai envie de pleurer, il me semble qu'il a envie de pleurer comme moi, je voudrais me jeter dans ses bras, me serrer contre lui, mais je n'ose pas... Ici il n'est plus comme autrefois... il est distant, fermé...

Nathalie SARRAUTE, *Enfance* (1983).